

BULLETIN-LETTRE N° 54

Avril à septembre 2011

1851



Association pour la mémoire des Résistances républicaines

Siège social : Hôtel de Ville 04190 Les MÉES – site : www.1851.fr

Directrice de la publication : Colette Chauvin

Périodicité : trimestrielle

1851-Parc du Verdon,

Partenariat pour le 160^e anniversaire



*Programme des manifestations
Bas-Alpines et Varoises
de juillet à Septembre*

Saint-Julien-du-Verdon 2 au 4 juillet

1851 soulèvement républicain

samedi 2 juillet, kiosque 21 h 30 *Spectacle*
"L'homme semence". 3 et 4 juillet salle des
fêtes *Exposition "1851, Rouge éphémère"*.

Moustiers-Ste-Marie 18 et 19 juillet,
1^{er} et 2 août et 8 et 9 août

Spectacles historiques cour de l'école 21 h 30
"Une si belle histoire" en 10 tableaux, dont 1
sur 1851. (8 € adultes, 5 € de 5 à 12 ans). (04-
92-74-67-84)

Lundi 8 août *Inauguration d'une plaque
commémorative* rue de la Bourgade.

Saint-Martin-de-Bromes 24 au 31
juillet *Des Maures au Verdon...*

Mardi 26 juillet salle des fêtes 18 h à 22 h 30
Récital de chansons des Pays du Verdon.

Samedi 30 juillet salle des fêtes *Causerie* sur
"1851, Essai, d'un "pays" des Maures au Pays
du Verdon" par Pierre MERIC.

Exposition de peinture (Sylvie Sidlarewicz).

Aups 25 juillet au 5 août

Il y a 160 ans, un soulèvement républicain...
Exposition "Le Var s'enflamme".

Mercredi 27 juillet et mardi 2 août 18 h foyer
Romano *Conférence* de Frédéric Négrel.

Quinson 17 au 21 août

Dans la tourmente du soulèvement républicain

17 août salle des fêtes l'émancipatrice 14 h à
18 h *Exposition "1851, Rouge éphémère"*
17 h *Conférence* de Jean Mouly.

Trigance 3 et 4 septembre

Et les montagnes se soulevèrent...

Samedi 3 septembre parking du Saint-Esprit
Banquet républicain (réservation obligatoire
avant le 25 août 5 €) 04-94-76-91-01.

Spectacle des "Diseurs d'Archives"

3 septembre 19 h salle culturelle *Projection du
film "Ils se levèrent pour la République"* de
Christian Philibert suivi d'un débat.

3 et 4 septembre salle culturelle *Exposition
"1851, le Var s'enflamme"*.

Valensole samedi 17 septembre

1851 et Giono...

Projection du film "Crésus" au lieu dit "Trotte
vache" et repas devant le cabanon lieu de
détenation en 1851, (réservation pour le repas,
14 €) 04-92-74-88-63.

Riez du 16 au 25 septembre

Journées du patrimoine...

Salon Mirabeau *Exposition "1851, Rouge
éphémère"*.

Samedi 17 septembre 17 h 30 Salon Mirabeau
Conférence de Jean-Marie Guillon "D'une
Résistance à l'autre, 1851-1944".

Et encore...

toujours avec le Parc du Verdon

Quinson samedi 1^{er} octobre 2011, 17h
Conférence de Frédéric Négrel **“La résistance
au coup d’État de 1851”**

Et ailleurs...

Velleron (Vaucluse) vendredi 14 octobre,
20h *Conférence* de Frédéric Négrel **“La
résistance au coup d’État de 1851”**.

Et aussi...

Correns (Var) au Fort Gibron,
jeudi 14 juillet à 21 h 30 **“1851 LIBERTAT !”**
Daniel Daumàs : récit, chant, guitare.
Gaspard Doussière : violon accordéon
diatonique. des récits des chansons populaires
des chansons contemporaines en occitan,
provençal, italien, français, catalan, espagnol à
propos de la révolte de 1851 et de la lutte
universelle pour la liberté et le droit ! à
l’invitation de la municipalité de Correns et sous
l’égide du Chantier.
À 19 heures *Conférence* de Jean Marie Guillon
“L’héritage de 1851”.
Dans le fort, expo sur **“les évènements de
1851”**.

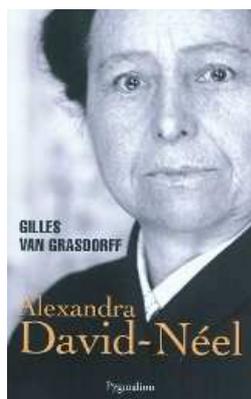
Et pour clore l’année 2012...

Ginasservis samedi 10 décembre,
Se tiendra le matin, probablement, notre
Assemblée Générale annuelle. L’après-midi,
Rencontres autour de l’insurrection de 1851 :
Trois conférences de Jean-Marie Guillon,
Frédéric Négrel et Raymond Huard.

• NOTES DE LECTURES...

Alexandra DAVID-NÉEL

Une biographie de plus vient de sortir sur la
célèbre bas-alpine d’adoption, Alexandra
David-Néel souvent mise au grand jour dans
notre département, de
différentes manières.
Ayant entendu son
auteur, Gilles
VAN GRASDORFF,
présenter cet ouvrage
en commençant par
dire que cette célèbre



aventurière et écrivain était fille de proscrit
de 1851, j’ai lu ce livre pour m’intéresser
enfin, de plus près, à cette dame et aussi à
son géniteur.

Je ne suis pas déçue : l’auteur donne les
origines de la famille d’A.D.Néel en
détaillant les trois générations qui la
précèdent. Ensuite, il insiste sur le parcours
de son père Pierre Louis David, dont le père
fut soldat du 1^{er} Empire puis instituteur.

Pierre Louis David, lui-même instituteur fut
révoqué pour ses activités politiques,
journaliste au Progrès d’Indre et Loire,
expulsé, réfugié en Belgique où il côtoie de
nombreux proscrits tous cités, des artistes,
des intellectuels...

Dans ce milieu très politisé, des années plus
tard, après la Commune, la rencontre très
logique entre Alexandrine David et Élisée
RECLUS y est aussi extrêmement détaillée.
Ce livre fourmille de renseignements sur les
mouvements de pensée, les échanges
politiques.

La biographie et l’étude contemporaine à
chaque personnalité ne paraissent pas
romancées car l’auteur y adjoint une
multitude de notes, de références, de
citations et des reproductions de documents.
Il me semble utile de signaler ce travail. Il
n’est pas rattaché directement aux
recherches de notre association et pourtant il
y contribue comme bien d’autres et il aide à
sortir de la confidentialité une période
historique un peu “trou noir”, pour la plupart
de nos contemporains...

Dans le même ordre d’idée de mise au jour,
j’entendais l’historien Alain GARRIGOU
développer longuement, sur le thème
“Mourir pour des idées” : la comparaison
entre le représentant du peuple Baudin et le
jeune Tunisien Mohamed BOUAZIZI qui
s’est immolé par le feu précipitant, par son
geste, la chute de BEN ALI.

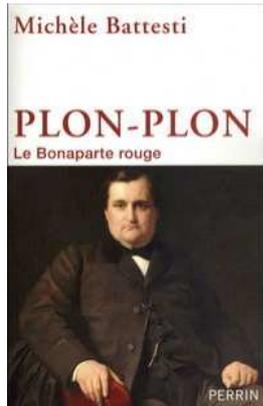
À part cela, des Alpes de Haute Provence au
Toit du monde, lieux préférés d’A.D.Néel,
rien n’est bien réjouissant dans notre
actualité.

Colette CHAUVIN avril 2011.

PLON PLON, le Bonaparte rouge.

Tel est le titre du livre de Michèle BATTESTI qui vient de paraître aux éditions Perrin.

Cet ouvrage important révèle de nombreux aspects de la vie de celui qui était le fils de Jérôme Bonaparte, le plus jeune frère de Napoléon I^{er}, et nous permet de mieux comprendre toute la complexité de ses relations avec le futur Napoléon III.



Louis Napoléon était “officiellement” le fils de Louis, autre frère de Jérôme, qui avait épousé Hortense. Il était donc le cousin de Plon Plon ⁽¹⁾, appelé le plus souvent le prince Napoléon. J’écris “officiellement” car de nombreuses rumeurs couraient, en

particulier en 1849 : Louis Napoléon est parfois appelé “Monsieur Verhuell”, du nom de l’amiral hollandais, son père supposé, et Plon Plon, à la suite d’une querelle, le traite de “bâtard”.

Ce que confirme Maxime DU CAMP (page 128. “*Souvenirs d’un demi-siècle*”)

Les années qui précèdent le coup d’État, comme d’ailleurs celles qui le suivent, montrent des divergences constantes entre les deux cousins, ce qu’il m’a paru intéressant de relater, d’autant plus qu’en parallèle de nombreux commentaires sur cette période sont rassemblés dans l’ouvrage de Maxime du Camp qui connaissait bien le prince Napoléon.

Il écrit : « Je l’ai beaucoup connu et beaucoup fréquenté...je puis dire que j’ai été son ami, pendant la bonne et surtout pendant la mauvaise fortune ». (p. 178). Il en trace un portrait précis : “*Très grand par sa mère, il avait ce masque césarien, ce teint mat, ce menton proéminent, ce nez aquilin, ce regard dur, ces dents admirables, ces belles mains que GROS et DAVID ont reproduits dans les portraits de Napoléon I^{er}. Il n’est pas jusqu’à la mèche de cheveux*

retombant sur le front, la mèche légendaire... Du talon au cimier il était Bonaparte, naturellement et sans effort d’imitation.” Le tout, à la différence de son cousin, Louis Napoléon, qui n’en avait que le nom.

Le prince Napoléon n’a pas “la fibre militaire” et en 1837 il se plie difficilement à la discipline des Guides au Wurtemberg. Il s’affiche démocrate et républicain et se dit “fils de la Révolution”. Après un séjour en Italie en 1844, où il se lie avec Alexandre DUMAS, il fait un voyage en Espagne. Là il s’intéresse aux problèmes sociaux : visite des hôpitaux, prisons, écoles.

En 1845, il est heureux de pouvoir enfin arriver à Paris, ce qui lui était interdit jusque là. Il rédige de nombreuses notes où il expose ses idées, démocrates, républicaines, anticléricales, et rencontre des républicains comme Quinet, Michelet, dont il suit les cours au Collège de France.

Il déclare alors : “*la démocratie est le grand remède*”.

Mais il est bientôt contraint de quitter la France, et Louis Napoléon lui adresse une lettre de reproches concernant ses propos tenus sur “les sottises équipées de Strasbourg et de Boulogne”, et l’accuse d’agir par “jalousie politique”.

En Italie, il rencontre des personnages importants du Risorgimento, tel FARINI, surnommé ‘l’ombre de CAVOUR”. Puis au cours d’un voyage en Angleterre, il fait la connaissance de MAZZINI, alors en exil : ce sera le début d’une correspondance suivie jusqu’en 1849.

Il déclare un jour à un familier de Louis Napoléon : “J’accepterais plutôt d’être charretier n’importe où que d’être second en France si ma famille arrive au pouvoir”.

En février 1848, il est à Paris, élu député en avril, il siège au centre gauche auprès des Républicains Modérés. En juin, lors de l’insurrection parisienne, il est “consterné par l’horreur de la guerre civile et les ouvriers égarés”.

Maxime du Camp relate le coup d’État et les journées qui ont précédé au cours desquelles, écrit-il, “*on préparait la voie au*

Président, il ne l'eût pas mieux préparée lui-même.... Il restait seul, muet, impénétrable. Ses adversaires le traitaient d'idiot et se rassuraient. Enfermé à l'Élysée, tortillant sa longue moustache, fumant ses cigarettes et marchant le front baissé, à l'ombre des grands arbres, il écoutait toutes ces rumeurs et mûrissait son projet. Quand il crut l'heure favorable, il mit l'Assemblée à la porte et prit le pouvoir".

Plus loin, Du Camp démontre que "la haine contre le Second Empire fut profonde et que l'opposition fut permanente. Il déclare également que "ce galérien de la puissance traîna toujours le boulet du deux décembre". D'après lui, la faute la plus grave de Napoléon III fut d'avoir épousé Eugénie de MONTIJO qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. Il estime « *que cette créature futile exerça une influence détestable aux Tuileries, et ailleurs... Elle était surnommée Falbala Première* ».

Maxime du Camp et le prince Napoléon dînaient souvent ensemble, en compagnie de George SAND et de FLAUBERT. "*Là, l'intimité était sans réserve; il n'était question qu'on ne discutât... On ne parlait guère politique...*"

D'après du Camp, le prince Napoléon fut "l'homme le plus calomnié" qu'il ait connu. On s'attaquait à lui, c'était moins dangereux que de s'attaquer à l'empereur, on le calomniait et l'impératrice le haïssait. Mais il refuse de faire allégeance à son cousin et traite de "gueux" ceux qui le font. Cela amène Louis Napoléon à adresser une lettre de menaces à son père "*Votre fils tient depuis le 2 décembre une conduite tellement hostile et tellement indigne de son nom, que je suis obligé de vous faire savoir que s'il n'est pas parti demain soir de Paris pour l'étranger, j'aurais recours à des moyens coercitifs*". Le prince Napoléon se calme mais reste néanmoins scandalisé par la répression et il essaie de servir de médiateur en faveur des victimes du coup d'État : ainsi réussit-il à éviter pour le père d'Émile OLLIVIER la transportation à Cayenne.

Louis Napoléon reste inquiet et cherche à se réconcilier avec lui, bien que Napoléon soit

déconcerté de constater qu'il "a l'air de ne pas comprendre que l'on ne soit pas de son avis" ! Leur réconciliation entraînera une vive réaction de l'opinion qui voit en lui un "traître" qui a renié ses idées démocratiques. Il est décidé à abandonner toute vie publique et souhaite quitter Paris. Mais les années passent, et les divergences s'atténuent, bien qu'il soit toujours "le prince rouge". Avec le coup d'État et les mois qui suivent, le prince devient une "altesse impériale", bénéficie de revenus considérables, est fait sénateur et conseiller d'État, ce qui n'atténue guère les critiques qu'il rencontre.

Il participe à la guerre de Crimée, mais il faut noter que Napoléon III le maintient toujours à l'écart des combats, et ne se soucie jamais de l'associer à une action militaire qui aurait pu attirer l'attention sur lui, comme il le fera de nouveau au cours des guerres qui suivirent.

Après l'attentat d'ORSINI, le prince dénonce la loi de sûreté générale et essaie de démontrer à l'empereur que c'est une grosse erreur de poursuivre la répression à l'encontre des Républicains. Cette fois, Napoléon III accepte de suivre ses conseils. Puis il le nomme Ministre de l'Algérie et des colonies (1858).

Ce dernier accepte, mais gouverne depuis Paris, tout en s'intéressant de près à la situation des populations indigènes. Il n'y restera pas longtemps, car il trouve que l'entrée en guerre aux côtés du Piémont tarde trop (il s'est marié avec la fille du roi de Piémont Sardaigne deux mois auparavant, en janvier 1859) et donne sa démission : il l'explique de la façon suivante ; "*On accusera mon esprit emporté et irréfléchi, mon manque de persévérance et de jugement, mon mauvais caractère, je me soumetts d'avance avec philosophie à tout ce qu'on dira*".

Cette démission est un mauvais coup pour l'œuvre libérale qu'il avait commencée en Algérie. Un historien écrit à ce sujet ; "*Le prince Napoléon ne serait-il pas le premier homme politique français qui ait cru à l'assimilation générale et égalitaire de toutes les populations de l'Algérie*". (Xavier

YACONO. In Revue de l'Occident musulman et de la méditerranée. 1970)

Il y aurait évidemment encore beaucoup à écrire sur ce personnage, mais je laisse le soin au lecteur de découvrir la vie du prince Napoléon dans les *“Souvenirs de Maxime du Camp”*, d'où j'extrais ce dernier paragraphe : *“Étrange homme, mal jugé, mal compris, semblant si bien prendre à tâche de braver l'opinion publique, qu'elle s'est retournée contre lui et l'a écrasé. Libéral, par conviction ? par intérêt ? par esprit de contradiction ? par fantaisie ? par ambition ? Je ne sais, mais sous ce rapport il me reste indéchiffrable ; mais je crois cependant que, s'il eût saisi le sceptre, sa main n'aurait point été douce”*.

Il faudrait lire également l'ouvrage complet et passionnant de Michèle Battesti, dans lequel j'ai d'ailleurs abondamment puisé. Je ne citerai que cette phrase puisée dans sa conclusion : *“En avance sur son temps, le prince Napoléon était un authentique individualiste, incarnation anachronique du slogan de mai 68 : “Jouir sans contrainte ici et maintenant”*”.

Gisèle ROCHE-GALOPINI juin 2011

⁽¹⁾ *Plon-Plon, sobriquet ridicule qu'il doit à un embarras de prononciation, dans son enfance, et suite à une indiscretion de sa sœur, la princesse Mathilde (ndlr.)*

Sources :

– Maxime du Camp

“Souvenirs d'un demi-siècle”. Tome 1. Hachette. 1949.

– Michèle Battesti.

“PLON-PLON. Le Bonaparte rouge”. Éditions Perrin. 2010.

• *L'été en enfer,*

Napoléon III dans la débâcle

Enfin un livre sur Napoléon III qui ne nous vante pas le “bling-bling” (*pardon pour ce vocabulaire anachronique*) de son règne si fécond. Bien au contraire, son auteur, Nicolas CHAUDUN nous le décrit au crépuscule de son histoire, à travers la lamentable et meurtrière aventure de Sedan. Ne l'ayant pas encore lu, je laisse à Gêrôme GARCIN, qui le commente dans le *Nouvel*

Observateur et à l'auteur du livre, la responsabilité des commentaires et des propos que j'ai relevés.

“Ça un empereur ? En voilà une bête !” l'exclamation répugnée, est d'une lavandière de Raucourt (Lorraine) qui, le 30 août 1870, vient de laver le linge de Napoléon III. Souffrant de la maladie de la pierre et de dysenterie, Napoléon III s'en va par le bas. Il gargouille et coule. La veille, on l'a entendu pleurer de douleur autant que de désespoir. Moins il est sur le trône, plus il est sur le pot”...

“Ça fait plus d'un mois qu'on le traîne et qu'il se traîne sur les lignes de front, battant la retraite de Metz à Verdun et de Mourmelon à Tourteron. Dépossédé du pouvoir par la régente, l'impératrice Eugénie, qui lui interdit de revenir aux Tuileries et lui suggère de mourir sur le champ, démis de son commandement suprême des armées, entouré de généraux incompetents, ignoré ou raillé par ses propres soldats, Napoléon III n'a plus rien d'un souverain...”

Jour après jour, défaite après défaite, Nicolas Chaudun relate la marche funèbre de l'empereur. Dans son exercice de reconstitution, il a la précision d'un officier d'ordonnances, l'œil d'un chirurgien, l'exactitude d'un météorologue et la justesse d'un écuyer. Il décrit la débâcle de la France à travers la faillite de son chef...

Il arrive qu'on le sorte de sa calèche pour le hisser sur son cheval, alors qu'il souffre le martyr au moindre soubresaut. Le plus souvent, le roi mage somnole, assommé par l'opium, et toujours au bord du coma. Même sous le soleil d'août, il est couvert de châles et de paletots, avec des culottes bourrées de serviettes éponge. Il ne tremble pas par lâcheté, il grelotte de froid. Il ne mange plus, il se vomit. Il pisse du sang...

Nicolas Chaudun a l'intelligence de ne pas jouer au justicier d'escalier (?). Il lui suffit de montrer comment la chute du Second Empire s'incarne dans la déroute d'un cadavre ambulante. Aucun historien n'avait si bien écrit la relation journalistique de cette agonie. Le plus étonnant est que Chaudun le

fasse avec un tel brio. Comme si le style avait le pouvoir d'élever une débâcle pathétique à la hauteur d'une tragédie shakespearienne"...

On pense irrésistiblement aux "Châtiments" que Victor Hugo écrivit dès 1852.

Voilà, semble-t-il, un livre que les thuriféraires du "Grand" homme, ne vont pas trouver très "politiquement correct", vu que l'image de celui-ci y apparaît passablement écornée. Pour ma part, je vais m'empresse de le lire, pour une fois que l'on n'y fait pas l'éloge du personnage.

Paul CRESP juillet 2011

• Le dimanche 22 mai du Collectif "Mai Citoyen" à La Seyne-sur-Mer...

Pour un premier essai ce fut une belle réussite, notamment concernant les rencontres intergénérationnelles qui ont eu un vif succès. Les 27 associations

participantes, dont 1851, ont rassemblé, au cours de cette journée pas moins de 600 personnes qui, pour la plupart, ont signé le "Pacte pour les droits et la citoyenneté" (voir notre précédent bulletin n° 53). L'an prochain les organisateurs se promettent de "transformer l'essai" et de faire encore mieux. Saluons au passage l'accueil chaleureux et l'aide efficace de la municipalité de La Seyne.



La Marseillaise du 23 mai, "Les jours heureux", allusion au programme du CNR.

• Une communication d'Émilien CONSTANT... au colloque de 2002, à la faculté de Droit de Toulon

L'insurrection varoise, entre Nord et Midi

L'idée qu'on se fait d'un événement, sur le moment et après coup, peut avoir autant d'importance, aux yeux de l'historien, que l'événement lui-même. Le sens de la résistance au coup d'État du 2 décembre 1851 ne fait guère de doute: les insurgés varois ont bien pris le fusil, ainsi qu'ils l'ont dit, et conformément à la Constitution, pour défendre la République confisquée par Louis-Napoléon⁽¹⁾. La République qu'ils entendaient rétablir, ils l'ont dit aussi, ce n'était pas ce régime dégénéré, discrédité par la répression des journées de juin, l'expédition de Rome, la presse musclée, le suffrage universel mutilé par la loi du 31 mai 1850, c'était "la bonne", "la belle" de Pierre Dupont, qui amènerait au moins "la fin de la misère", une République vraiment démocratique et sociale, voire, pour quelques uns, socialiste. Car l'aspect social de l'insurrection ne peut être négligé. Pour l'ouvrier bouchonnier de La Garde-Freinet, par exemple, se dresser contre le coup d'État, c'était aussi lutter contre les patrons, qui justement, approuvaient le coup d'État. La revendication sociale a pu activer l'action politique, dont il faut dire enfin qu'elle s'est organisée et manifestée dans le cadre de la commune: le pouvoir central disqualifié par le coup d'État, le pouvoir communal, rendu au peuple souverain, devenait pour un temps le seul légitime.

La résistance au coup d'État a été, sur le moment et après coup, calomniée, déformée, minimisée, marginalisée d'une ou d'autre manière. Émile Ollivier, dont on connaît le parcours politique donne, près d'un demi-siècle après l'événement un assez bon résumé de tout ce qu'on a pu écrire contre les insurgés ; *“vingt-sept départements seulement protestèrent par des soulèvements plus ou moins sérieux. Nulle part, si ce n'est accidentellement, il ne s'agit de la Constitution. Les démagogues n'en avaient aucun souci. Ils guettaient le moment d'exécuter leur agression sociale, et ils saisirent celui-là à défaut d'un autre. La petite jacquerie qui échoua alors donne un avant-goût de ce qu'eût été la grande jacquerie de 1852 si on ne l'avait prévenue.”* – *“Les passions les plus viles se donnèrent carrière”*. Tout au plus veut-il reconnaître que, parmi “les fanatiques et les coquins”, les braves gens abusés croyaient défendre la Constitution. C'est à eux que dans le Var, les otages des insurgés durent plusieurs fois la vie. Après la défaite, ils n'en furent pas moins traités aussi impitoyablement que les autres ⁽²⁾.

Tout est dit ou suggéré. Au 2 Décembre Louis-Napoléon a sauvé la France d'une révolution sociale dont l'insurrection a donné une idée, avec son cortège d'atrocités, pillages, assassinats, viols collectifs, dont un esprit aussi critique que Mérimée se fait l'écho dans sa correspondance privée en y ajoutant quelques grivoiseries de son cru. On comprend que des libéraux aient donné dans le panneau et collaboré avec le nouveau régime, tel Montalambert qui comprit bientôt qu'il s'était trompé et eut ensuite tout le temps de s'en repentir.

Le mythe de la “jacquerie” a eu la vie dure. En 1942 sur l'ensemble de la période, un historien sérieux, Adrien Dansette, parle encore des “excès sauvages et ridicules” des insurgés ⁽³⁾.

Le journaliste catholique et légitimiste Hippolyte Maquan qui a fait le récit des événements fut l'un des otages des insurgés. Il est naturellement hostile à ces derniers, mais en veut surtout aux meneurs, que la masse a suivis comme un troupeau:

“Nous on mena coumo de pouar en fiero” (Ils nous ont menés comme des porcs à la foire), fait-il dire aux insurgés repentis ⁽⁴⁾.

Plus près de nous, un érudit local, Jean Barles, bon républicain et soucieux d'identité provençale, rendant compte en 1928 de l'ouvrage de Victor Fournier sur *Le coup d'État de 1851 dans le Var* ne donne guère de l'insurrection une meilleure image: pour lui, les insurgés, manipulés par la police qui infiltrait les sociétés secrètes, ont suivi aveuglément, et ont gardé le sentiment d'avoir été trahis ⁽⁵⁾. En fin de compte lorsqu'elle n'a pas été diabolisée, l'insurrection de 1851 a été réduite, au mieux à un baroud d'honneur mal organisé, et tenue pour peu sérieuse.

Il y a encore autre chose; à l'exception de l'Yonne et de la Nièvre, ce sont surtout les départements du Midi et plus particulièrement ceux du Sud-Est qui ce sont soulevés ⁽⁶⁾.

Oserons-nous dire que ce put être, aux yeux de certains une raison de plus pour marginaliser la résistance au coup d'État ? Le Midi ne fait pas sérieux. C'est un peu *lou fusiou de Mestre Gervai*, que toujours l'on charge, mais qui ne part jamais, de *Tartarin de Tarascon*. Y eut-il dans le Var, après la déroute des insurgés à Aups, le 10 décembre 1851, comme un vague sentiment de culpabilité collective, de mise à l'écart? Maquan raconte l'épisode vu du côté des otages, parmi lesquels il se trouvait, rappelons-le. Au moment de l'apparition des soldats, la fille de l'hôtelier qui hébergeait les otages s'écria : *“Ce sont les Français!”* Le mot a été repris par d'autres historiens, notamment, en 1878, par Victor Pierre qui ajoute : *“C'était encore le nom sauveur dont, vingt ans plus tard, nous saluâmes l'uniforme de la ligne lorsqu'il reparut dans nos rues incendiées par la Commune”* ⁽⁷⁾. Pour les historiens conservateurs, l'insurgé varois de 51, comme le communard de 71, se sont mis, par leur rébellion, au ban de la nation.

Un autre témoignage va dans le même sens, avec quelque chose de plus. Le 3 janvier 1856, le substitut du procureur impérial de Brignoles fait, dans un rapport trimestriel, le bilan

de l'année écoulée. L'arrondissement de Brignoles, naguère fortement agité par l'insurrection, est, à l'en croire, dans la bonne voie, le principe d'autorité mieux respecté, la morale publique en progrès, la religion davantage honorée. “*Les idées civilisatrices, qui viennent du Nord, les idées françaises, gagnent du terrain sur les anciens abus, les vieux préjugés, les antipathies des provençaux*”⁽⁸⁾. On ne saurait mieux dire que la Provence ce n'est pas tout à fait la France, que le Midi est en quelque sorte un pays en retard, aux mentalités archaïques et qu'il doit, pour se développer, se mettre à l'école du Nord. C'est pour ainsi dire le progrès imposé, la civilisation obligatoire. On songe irrésistiblement au mot de Michelet dans son *Tableau de la France* de 1833, “... la vraie France, la France du Nord”⁽⁹⁾. Plus généralement, Michelet, “né français, au nord de la France”, pense que se sont établies tout au long de l'histoire, des hiérarchies entre les races, les peuples, les civilisations et qu'elles déterminent, avec la géographie, les hégémonies, les intégrations, les fusions par quoi se forment les peuples et les nations autour de puissances militairement, comme l'Empire romain, les royautes germaniques, la France du Nord⁽¹⁰⁾ ...

L'auteur du rapport cité plus haut (Édouard Flouest) n'est pas précisément un homme du Nord. Né au Puy (Haute-Loire), il a étudié le droit à Aix. C'est un esprit cultivé, auteur de quelques mémoires d'archéologie. Il lit l'anglais et l'italien et connaît les idiomes languedocien et provençal. Mais cet homme du Midi se veut “étranger de toutes manières, à la Provence”.

La dualité Nord-Midi peut être perçue autrement. Dans le temps que Michelet esquisse son *Tableau de la France*, Maquan, qui a fait son droit à Aix, débute dans le journalisme et la littérature. Il s'enflamme pour la cause de la Pologne et de l'Irlande et publie des articles de critique littéraire et des vers qui ne sont pas beaucoup plus mauvais que ceux de son ami Victor Delaprade. Le choléra de 1835 lui inspire un poème qui paraît dans la *Gazette du Midi*, le journal légitimiste de Marseille, dont voici une strophe :

*Et toi, du beau Midi, magnanime jeunesse,
Ton noble dévouement a fait trembler la mort,
Tu sauras bien ravir un jour le droit d'aïnesse
Aux générations du Nord*⁽¹¹⁾

Maquan est bien conscient d'un antagonisme entre le Nord et le Midi, mais dans un autre sens que Michelet et le magistrat de Brignoles. Loin d'accepter l'infériorité, réelle ou opposée, et la subordination du Midi doit affirmer l'originalité de sa civilisation face au Nord, voire le supplanter.

Ami de Roumanille Maquan admire Mistral qui voyait dans le fédéralisme la solution politique de la renaissance provençale que le félibrige espérait réaliser.

Ce rêve fédéraliste suscitait naturellement des oppositions. En septembre 1868, à l'occasion de la réception des poètes catalans à Saint-Rémy, Mistral prononça un discours qui revendiquait les droits du provençal. Zola, qui préparait *la Fortune des Rougon*, l'accusa, dans la tribune, de vouloir chasser la langue française. D'ailleurs, objectait-il à Mistral, “*si le mouvement que vous cherchez à déterminer avait quelques chances de succès, depuis longtemps vous auriez reçu dans votre chère retraite de Maillane la visite de deux gendarmes qui vous auraient conduit en prison. Vous ne vous souvenez donc pas de la façon paternelle dont on a traité le Var après le 2 décembre ? Le Var cependant ne songeait pas à créer un royaume à côté de l'Empire, il réclamait simplement la liberté de la veille et on lui a répondu par des coups de fusil*”. Zola, du reste, ne croyait pas à la renaissance de la langue et de la nation provençales⁽¹²⁾.

Conservateurs d'une culture traditionnelle, tournés vers le passé, les hommes du Félibrige ont en général des positions politiques modérées, bien que le mouvement ait compté dans ses rangs des gens de gauche, voire d'extrême, comme le poète ouvrier Clovis Hugues⁽¹³⁾

et qu'à l'occasion Mistral ait pu se trouver d'accord avec le socialiste Jean Lombard contre "les doctrinaires et les centralistes" du parti républicain ⁽¹⁴⁾.

On peut remarquer, à ce propos, que le ressentiment du Midi contre l'hégémonie du Nord peut se rencontrer avec le souci qu'a la province de s'affranchir, par le fédéralisme ou la décentralisation, de la tutelle de Paris ¹⁵.

Les dramatiques événements de 1870 et de 1871, Paris assiégé puis déchiré par la guerre civile ont pu relancer la tentation fédéraliste: "Paris, constate Mistral, est en train de se détruire. La province est conduite par la force des choses à reconquérir son indépendance"⁽¹⁶⁾. Fondée à Marseille le 18 septembre 1870, la *ligue du Midi* paraît répondre à cette préoccupation. Cette tentative préfigure un peu par ses objectifs et son caractère fédéraliste la Commune de Paris. Inspirée par la tradition révolutionnaire et l'Internationale, dont beaucoup de ses membres faisaient partie, la Ligue est une organisation à la fois politique et militaire qui prétend former "un gouvernement du Midi" et coopérer de façon autonome et dans le cadre local à l'effort collectif de défense nationale, qui allait de pair avec la défense de la République. Elle groupait treize départements, dont le Var, de Lyon à la Méditerranée: Son territoire rappelle assez celui de la résistance au coup d'État. Parmi les Varois qui y adhérèrent on remarque trois anciens résistants de 51 : Eugène Flayols, membre probable de l'Internationale, délégué de l'arrondissement de Brignoles, le journaliste franco-provençal Charles Dupont alors fixé à Marseille et Paul Cotte, ancien chef des insurgés de Salernes, nommé préfet au 4 septembre. C'est en sa présence que le 21 septembre, le conseil municipal de Toulon reçut les envoyés venus de Marseille « du comité de la fédération des départements du Midi » et que fut désigné le délégué de l'arrondissement de Toulon. Mais Cotte n'entendait pas se couper du gouvernement et, sachant Gambetta hostile à la ligue du Midi prit ses distances avec celle-ci. L'organisation, qui en dépit de la conviction de ses fondateurs, n'existait guère que sur le papier n'alla pas au-delà des premiers jours de novembre⁽¹⁷⁾.

Pour revenir au temps du coup d'État on perçoit alors la réalité de deux France. L'une plus engagée dans le mouvement des affaires, paraît plus sensible aux impératifs économiques qu'aux péripéties politiques; c'est celle de la finance et de la révolution industrielle plus dynamique, "la France qui gagne" comme disent d'aucuns, aujourd'hui, plus disposée à approuver l'avènement d'un gouvernement autoritaire où l'exécutif ait le pas sur le législatif, libéré de la tutelle des "anciens partis" (et l'on peut songer au "régime des partis" dénoncé par le fondateur de la Cinquième République); cette France est plus présente au Nord. L'autre, qui est plutôt celle du Midi est moins ouverte aux techniques modernes: une agriculture un peu archaïque et de petites industries locales y dominant encore. On y est sans doute plus enclin aux débats politiques et c'est là que l'on s'est engagé plus résolument pour défendre la République.

Un exemple local semble confirmer ce schéma. Dans la classe ouvrière de la Seyne coexistent des ouvriers de l'arsenal de Toulon où règnent encore les métiers traditionnels de la construction en bois, et ceux des chantiers navals civils, où prospère depuis peu la construction métallique moderne, venue du Nord, d'Angleterre plus précisément. Au 2 Décembre ce sont les premiers qui, à défaut de s'insurger, manifestent contre le coup d'État et subissent la répression. Les seconds restent à l'écart du mouvement ⁽¹⁸⁾.

L'insurrection du Var et des autres départements du Sud-Est n'est certes pas une révolte du Midi contre le Nord, mais la répression qui a suivi est bien la mise au pas d'un certain "Midi rouge" qui n'est pas tout le Midi mais qui contribue à son identité. Nous n'irons pas jusqu'à faire de cet épisode une lointaine résurgence de la croisade des Albigeois, mais nous ferions bien volontiers un bout de chemin dans cette voie et nous ne sommes pas loin de penser que, plus près de nous, la révolte du vigneron du Midi et la douloureuse affaire du XV^{ème} Corps peuvent s'inscrire dans la même perspective.

Née de la défaite de 1870, la Troisième République s'effondre dans celle de 1940, lorsque les parlementaires votent à Vichy, le 10 juillet à une écrasante majorité, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. 80 voix seulement s'y opposent. Le Midi, dans son ensemble, ne se distingue pas du reste de la France, mais le vote des représentants du Var mérite d'être rappelé: sur 6 votants, quatre s'opposent aux pleins pouvoirs, les députés socialistes Joseph Collomp et Michel Zunino, le sénateur socialiste Edouard Sénès et le sénateur radical-socialiste René Renoult; 2 seulement votent *oui*, le député maire de Toulon Marius Escartefigue et le sénateur socialiste Gustave Fourment. Encore ce dernier regretta-t-il bientôt d'avoir cédé au courant majoritaire⁽¹⁹⁾. Les parlementaires varois ont donc contribué à sauver l'honneur de la République comme l'avait fait, dans d'autres circonstances et par d'autres moyens, les insurgés de 1851.

Peut-être avons-nous exagéré la portée de quelques bouts de texte que nous aurions trop sollicités. Au lecteur d'en juger.

Émilien CONSTANT 2002

Notes :

(1) Sur l'histoire de l'insurrection varoise de 1851, l'ouvrage de référence, devenu classique, demeure *La République au village* de Maurice AGULHON (Paris, 1970, réédité depuis); pour l'ensemble de la France, du même, *1848 ou l'apprentissage de la République, 1848-1852* (Paris, 1973). La commémoration du 150^{ème} anniversaire de la résistance au coup d'État a suscité de nombreux travaux, publiés ou signalés dans le *Bulletin* de l'Association 1851-2001 et dans *Provence 1851, une insurrection pour la République* (Gap, 2000), nous renvoyons aussi à notre thèse, *Le département du Var sous le Second Empire et au début de la troisième République*, (Aix-en Provence, 1977), où l'on trouvera les références que nous ne donnons pas toutes ici.

(2) É. OLLIVIER, *L'Empire libéral*, II (Paris, 1897), pp. 507 et 526 Les républicains minoritaires dans l'Assemblée législative élue en 1849, avaient mis tous leurs espoirs dans la double élection législative et présidentielle de 1852.

(3) Deuxième République et Second Empire (Paris, 1942), p. 15. dans le premier volume de son *Histoire du Second Empire* («Louis Napoléon à la conquête du pouvoir», Paris, 1961), p.360, Adrien Dansette donne des événements de Décembre un récit plus équilibré.

(4) *Insurrection de Décembre 1851 dans le Var*, Draguignan, 1853, p. 207.

(5) *Les Archives de Trans-en Provence* 2^{ème} année, n°5, 1^{er} décembre 1928, pp. 149-152. L'auteur dit avoir reçu le témoignage de quelques acteurs du drame entre autres Paul Cotte, chef des insurgés de Salernes.

(6) Cf. M. AGULHON, 1848..., p. 176, carte par département du nombre des individus arrêtés ou poursuivis.

(7) MAQUAN, p. 243; V. PIERRE, *Histoire de la République de 48*, II p. 689.

(8) Les mots soulignés le sont par l'auteur du rapport.

(9) Tableau de la France, « Les belles Lettres », Paris, 1934, p. 53.

(10) Cf. Paul VIALLANEIX, *La Voie royale*, Essai sur l'idée de Peuple dans l'oeuvre de Michelet (Paris, 1971), notamment p.241.

(11) Il va de soi que nous ne prétendons pas rendre compte en quelques lignes des multiples facettes de la pensée de Michelet, analysée minutieusement par M. Viallaneix. Cité par Pierre GUIRAL « *Le Choléra, la première épidémie du XIX^{ème} siècle*, 1958, p. 197.

(12) Cf. un article de Jules BELLEUDY, dans le *Mercur de France* du 1^{er} octobre 1930, p.197.

- (13) Sur Mistral et le fédéralisme cf. René JOUVEAU, Histoire du Félibrige (3 volumes, à partir de 1970) et Victor NGUYEN, *Aux origines de l'Action française* (Paris, 1991)
- (14) Cf. une lettre de Mistral à Jean Lombard, (20 avril 1882) citée par Paul LOMBARD, *Au berceau du socialisme français* (Paris, 1932), pp.234-235. Né à Toulon, Jean Lombard (1854-1891), socialiste et écrivain, fut l'organisateur du Congrès ouvrier réuni à Marseille en 1879. On sait que Frédéric Mistral, républicain avancé en 1848, évolua assez vite vers des positions beaucoup plus modérées.
- (15) Sur ce point, cf notre article « fédéralisme ou décentralisation? La quête des libertés locales vue d'un département méridional, réalités et représentations, 1789-1874- Aix-en-Provence, 1995, p. 403 .
- (16) Nous citons le texte de Mistral d'après un article de Charles MAURON, « Le grand Chyren », le Provençal 14 octobre 1959.
- (17) Sur la ligue du Midi, cf. l'article cité note 15, notre thèse, pp.1497 et et Jeanne GAILLARD, *Communes de province, Commune de Paris, 1870-1871*, (Paris 1971), p. 33.
- (18) René Merle, « Décembre 1851 à la Seyne (Var) », Bulletin de l'Association 1851-2001, n°18, Octobre-novembre 2001.
- (19) Ceci d'après Jean-Marie GUILLON.

• Une bande dessinée commémorant le 160^e anniversaire ...
à l'initiative du Conseil Général des jeunes Bas-Alpins et réalisée par NEMRA.
Avec l'aide de collégiens et le partenariat de l'Association 1851



L'insurrection dans le Sud de la France.



A SUIVRE...

• **RAPPELS...**

Il n'est pas trop tard :

Pour se mettre à jour de sa cotisation 2011 :

Bulletin d'adhésion au titre de l'année 2011

Montant de la cotisation : 20 euros

(comprenant un abonnement au bulletin-lettre)

Nom, prénom.....

Adresse.....

Téléphone.....

Adresse électronique.....

*Pour les adhésions ou commandes de livres, chèque à adresser
à la trésorière Noëlle Bonnet Montée des Esclapes 04600 Montfort*

La thèse d'Émilien CONSTANT :

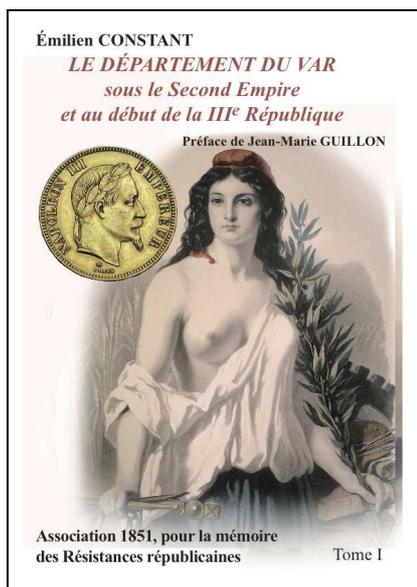
LE DÉPARTEMENT DU VAR sous le Second Empire et au début de la III^e République...

Le tome I, réédité en 2010, est encore disponible pour ceux qui ne l'auraient pas.

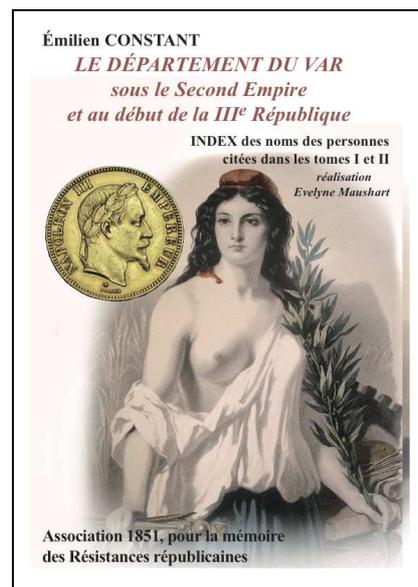
Le tome II, accompagné de nombreux documents en annexe, un certain nombre d'exemplaires, (pour ceux qui se seraient arrêtés à la lecture du premier) restent disponibles.

Nous éditerons, d'ici la fin de l'année 2011, **un index** des noms des personnes citées dans les deux tomes. Cet index sera accompagné d'une liste alphabétique de l'abondante bibliographie indiquée par l'auteur. Il sera adressé aux adhérents, à jour de leur cotisation.

Ce long et patient travail a été réalisé par notre adhérente et amie, Évelyne MAUSHART qui avait assuré, auparavant, la numérisation des 1700 pages de cette thèse.



Tome I, 574 p. 20 €, Tome II, 634 p. 25 €



INDEX